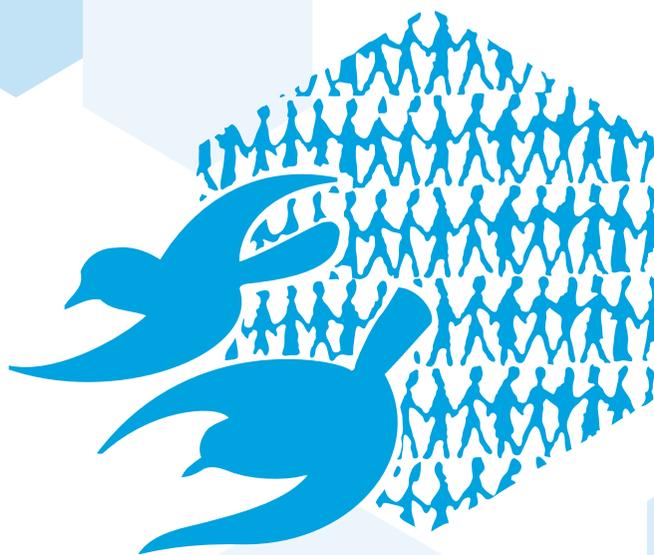


Démographie et différences

Colloque international de Montréal (7-10 juin 1988)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

De l'animal à l'étranger et au semblable

• Michel Louis LÉVY

Institut national d'études démographiques, Paris, France

Le texte distribué est plutôt un essai qu'une communication, et je me demande s'il entre bien dans l'objet de ce colloque. Mais les débats de Montréal, qui mettent en évidence le caractère diffus de la notion de «différence», me confirment dans ma démarche, qui est d'affirmer que la théologie est une science humaine, avec laquelle la démographie doit dialoguer, au même titre qu'avec l'économie, la sociologie ou l'histoire.

Le mot «théologie» entraîne en général, dans notre monde occidental, l'épithète «chrétienne». Je prétends cependant que la réflexion théologique devrait pouvoir s'abstraire de toute religion préétablie [10] [11]. Comme toute réflexion scientifique, elle s'appuie sur les manuels antérieurs de la discipline, y compris, en l'occurrence, les textes bibliques. Pour parler bref, je prétends que Dieu est un objet scientifique, au même titre que la famille, la culture, ou la langue. D'ailleurs, il n'y a qu'à réfléchir à la notion de «différence».

Au premier colloque de l'AIDELF (Liège 1981), ma communication, consacrée aux évaluations du nombre de Juifs en France, concluait en suggérant la création d'une discipline, dite «sociographie», consacrée aux «groupes dont la définition et la mesure sont interdépendantes» [1].

Au deuxième colloque (Genève 1984), m'intéressant cette fois à la distinction entre femmes au foyer et femmes au travail, je recommandai la création d'une «discipline centrée sur l'étude des organisations matrimoniales» [2].

Cette manie naïve de demander à tout bout de champ la création d'une discipline *ad hoc* ne paraissant guère suivie d'effet, j'ai changé de tactique. Le 6 avril 1987, entendu à Paris par un groupe de travail du Haut Conseil de la Population et de la Famille, je déclarai :

«Notre responsabilité à nous, spécialistes de la population, serait de réunifier les disciplines que nous appelons Sciences humaines et sociales, sciences de l'Homme et de la Société.»

De quelles spécialités aurions-nous à assurer l'interdisciplinarité avec la démographie? Je vous en proposerai trois : l'anthropologie, la psychologie, et de façon volontairement provocante, la théologie.»

Et je prenais soin de préciser : « *la démographie resterait centrale, parce qu'elle introduit l'unité de durée nécessaire, celle des mécanismes de la reproduction : neuf mois de grossesse, soixante-quinze ans de vie moyenne, mais surtout l'intervalle moyen entre générations, environ vingt-huit ans...* » [3].

Le thème choisi pour ce troisième colloque, celui des différences, va me permettre de préciser ce point de vue, devant des spécialistes venus de pays ayant des expériences variées de la laïcité, en particulier des deux phénomènes suivants : séparation des Églises et de l'État, rapports sociologiques entre groupes à définition confessionnelle.

Les communications que nous entendons donnent au mot « *différence* » des sens variés. Il y a des différences *quantitatives*, mais aussi des différences *qualitatives*, portant sur des caractères non mesurables, tels que la profession, la maladie, ou la couleur des yeux. Pour rendre ces caractères susceptibles d'un traitement scientifique, on utilise des mots, des définitions, par exemple celles de la parenté, dont la mise au point est délicate : *Les démographes sont particulièrement bien placés pour jouer les truchements : c'est le mariage qui crée le « mari » ou l'« épouse », c'est la naissance du premier enfant qui crée le « fils » ou la « fille », c'est la naissance du second enfant qui crée le « frère » ou la « sœur », c'est le décès du conjoint qui crée le « veuf » ou la « veuve »* [4].

Mais le premier sens que nous avons donné, quand nous allions à l'école, au mot « *différence* », c'est d'être le résultat d'une soustraction. Pour qu'il y ait différence, il faut qu'il y ait deux évaluations.

Bien. Maintenant, écoutons un de nos bulletins quotidiens d'information. Un avion s'est écrasé. Si le risque existe qu'un de nos amis, ou de nos proches, soit à bord, la différence qui nous intéresse porte accessoirement sur le *nombre*, mais surtout sur l'*identité* des victimes. Et si nous sommes à bord, la différence, c'est de prendre ou non connaissance des dégâts : « *Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle* ». Une différence d'*une unité*, ce peut être « insignifiant », ce peut être un « détail », ce peut être aussi une question de vie ou de mort.

Le démographe ne s'intéresse-t-il qu'à l'effectif, et non à l'identité des personnes dont il parle, au nombre et non au nom ? Voire. On pourrait épiloguer, surtout ici, devant un public québécois, à propos de la différence entre dépouillement généalogique et analyse démographique des registres paroissiaux, entre dénombrement sur listes nominatives et recensement sur questionnaire, entre les enquêtes « en double aveugle », et celles pour laquelle la loi garantit le secret statistique. Que nous le voulions ou non, le point commun entre une enquête policière et une enquête démographique, c'est que la première question porte sur le nom de la personne interrogée, même si elle a été choisie « au hasard ».

Passons au psychologue. A quoi s'intéresse-t-il, sinon au rapport des individus avec leur propre identité ? « Psycho- », en grec, désigne l'âme, mais le mythe de Psyché évoque le reflet dans un miroir, auquel elle a laissé son nom. Quand j'ai intitulé un de mes éditoriaux « *Dans le miroir de l'état civil* » [5], cette métaphore relevait-elle de la littérature, ou de la démographie ?

Quant à l'anthropologue, son sujet central est le rapport des individus avec leurs proches, avec leur parenté, ou plus précisément, la définition des parentés, et la façon dont chaque langue les désigne. Ce qui définit l'Homme, ce n'est pas vraiment le tabou de l'inceste, comme une idée trop répandue le fait croire. Ce serait plutôt que l'homme sache qui est sa sur, ne serait-ce que pour ne pas l'épouser.

Or pour unifier ces champs très proches, du démographe, du psychologue, et de l'anthropologue, il n'est possible d'échapper ni à la linguistique, que j'aurais dû ajouter à l'énumération citée plus haut, ni à la théologie.

Imaginez le dialogue suivant, entre anthropologues à la recherche du « chaînon manquant », du style de ceux que Vercors a peints dans « *Les animaux dénaturés* » :

— Qu'est-ce qu'une sœur ?

— Être frère et sœur, c'est quand un garçon et une fille ont même père et mère.

— Parfait. Qu'est-ce que la mère ?

— C'est la femme au sein de laquelle frère et sœur ont été conçus.

— Excellent. Qu'est-ce que le père ?

— C'est l'homme qui les a conçus.

— J'entends bien, mais dans le cas d'un singe ?

— Aïe ! Bonne question. Je n'ai jamais été singe, mais je suppose qu'il y a des frères et sœurs singes. Encore que je ne sache pas si les singes évitent les relations sexuelles entre frère et sœur... Certaines observations vont en ce sens, mais la question est controversée. En tout cas, aucun Darwin-singe, ni aucun Freud-singe, ni aucun Lévi-Strauss-singe n'a consacré de traité à la question.

L'Homme est un animal qui distingue – *qui fait la « différence » entre les autres et – son Père et sa Mère, son Fils et sa Fille, son Frère et sa Sœur. Les langues, orales et écrites, sont des instruments d'« alliance » des individus et des disciplines. La philosophie, en particulier l'épistémologie et la philosophie de la connaissance, cherche à unifier ces champs, mais ne peut que constater « la défaite de la pensée » si elle oublie l'Unité du sujet pensant, qu'on peut nommer Dieu, Verbe ou Theos, et qui est justement l'objet de la théologie.*

La psychanalyse est fondée sur l'histoire d'Œdipe, qui ne reconnaît ni son Père, Laïos, et le tue, ni sa Mère, Jocaste, et l'épouse, ni sa Fille, Antigone, parce qu'il est aveugle, et qu'elle est sa Sœur.

Le christianisme est fondé sur une relation complexe du Père et du Fils, qui a occupé tous les Conciles et toutes les hérésies.

Et la Genèse est faite d'histoires successives de frères : Caïn, le Frère aîné, tue son cadet Abel. Jacob, jumeau d'Esau, mais né en second, lui achète son droit d'aînesse. Et la fraternité n'est établie que quand Joseph ne fait plus de *différence* entre Ephraïm et Manassé...

Une question est donc de comprendre pourquoi c'est ce Texte-là, et non un autre véhiculant des mythes comparables, qui a nous a donné, à nous spécialistes occidentaux des sciences humaines, l'intuition du sacré. Freud, en butte aux persécutions nazies, s'est posé une question voisine [6]. On y trouve l'idée, que Freud signale comme un détail, que les scribes de Moïse ont pu « *prendre part à l'invention du premier alphabet* ». Il y a aussi une allusion au tabou de l'inceste. Mais Freud passe complètement à côté de ce qui est de notoriété publique, à savoir la pratique habituelle de l'inceste par les dynasties pharaoniques [7]. Et d'une question saugrenue : « *l'invention de l'alphabet incluait-elle celle de l'ordre alphabétique ?* »

Pourquoi pas?

La Bible est écrite dans un «alpha-bet», Alpha-Beta, Aleph-Bet, dont les deux premières lettres désignent le Père, AB en hébreu. Pour le fils, il faut une troisième lettre, N, pour écrire BN, ben. Quant à ABN, c'est la pierre. Rapprocher AB-BN, Père-Fils, de ABN, pierre, cela donne un jeu de mots bien connu, difficile à traduire en anglais, je parle sous le contrôle de démographes israéliens de langue française : «Tu es Pierre, et sur cette pierre...». Jeu de mots, jeu de lettres, j'approche du fondement de la théologie, qui est l'étude de l'Écriture.

Comment l'Homme s'est-il construit, pierre à pierre, ABN en ABN, de père en fils, AB en BN? Comment se sont dégagées, successivement ou simultanément, les notions d'animal, d'étranger, de semblable? Comment un singe doté d'une étincelle divine (*Que la lumière soit!*) a-t-il pu distinguer, par montées successives (L'espèce Noé succède à l'espèce Adam, comme Homo Sapiens à Homo Erectus) son espèce de celle de ses congénères restés bêtes? Comment a-t-il pu distinguer l'Épouse de la Sœur, problème que rencontrent Abraham, deux fois, (Genèse, chap. 12, avec Pharaon, et 20, avec Abimelek), et Isaac, une fois (Genèse, chap. 26, avec Abimelek encore)? Et par quelles étapes le statut d'Homme, fût-il esclave, ennemi, criminel ou simplement étranger, a-t-il été distingué de celui d'Animal, même domestique, ce qui n'était pas si simple, puisque beaucoup de peuples se désignent eux-mêmes comme «Hommes»? En se posant, et en résolvant ces questions, aidé, pourquoi pas, par les traditions mésopotamiennes et les chroniques pharaoniques, Moïse faisait au moins une découverte démographique, celle de la longévité maximale, 120 ans (Genèse 6,3 et Deutéronome 34,7), qu'il eut la prudence et la modestie de publier discrètement, au milieu des aventures de Patriarches qui étaient censés vivre plus longtemps, dans l'Humanité embryonnaire qui précédait l'avènement de la Loi. S'apercevant que le même événement pouvait, suivant le point de vue, être qualifié de procréation ou de conception, il eut la sagesse de rédiger deux récits de la Création de l'Homme, que les démographes savent bien ne pas être contradictoires. C'est qu'il avait fait une autre découverte, celle de la transcendance de la Parole, de l'Écriture et du Temps : il construisait ainsi un Concept qui était à l'Homme ce que l'Homme était à l'Animal.

Au passage il donnait aux personnes qui étudieraient et transmettraient son Livre, par écrit et par oral, le statut de «peuple élu», sans qu'il soit nécessaire de faire appel à aucune intervention surnaturelle. De même, chaque peuple est élu pour commenter et transmettre des Vérités énoncées dans sa langue, comme «To be or not to be, that is the question» ou «Les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit». «Une langue surtout, l'hébreu, avait, dès le haut Moyen Age, tenu sous sa fascination ceux qui voyaient dans le récit de Babel l'histoire d'un jugement divin (...) L'hébreu seul leur paraissait porter encore, comme des blocs erratiques, les traces de l'affinité première. Et c'est précisément à l'hébreu qu'un ésotériste jadis fameux, Fabre d'Olivet, consacre l'ouvrage qu'il publie en 1816-1817 à Paris, La langue hébraïque restituée. Il entreprend d'y montrer qu'en hébreu, grâce à la «prodigieuse fécondité dans les développements», «il n'existe pas un seul mot, au-dessus d'une syllabe, qui ne soit un composé dérivant d'une racine primitive» ([8], p. 146-147). Je n'ai pas lu Fabre d'Olivet, mais je serais curieux de savoir s'il voit la parenté entre AB, et «Papa», d'où «Pape» et «pope», entre Babel, BBL en hébreu, avec «babel», «Bible», et «Bobulation». J'en déduis que les peuples «judéo-chrétiens» ont raison de continuer à lire la Bible, et que

les Juifs ont raison de la lire en hébreu, en donnant à l'occasion des valeurs numériques aux lettres et des significations symboliques à leur forme.

Les hébraïsants savent, par exemple, que le verset 8 du chapitre 4 de la Genèse peut se lire ainsi : «*Et Caïn parla à Abel, son Frère. Or il arriva, comme ils étaient au champ, que Caïn se leva contre Abel, son Frère, et le tua*». Les traducteurs (juifs!) de la Septante ont ajouté une invite de l'Assassin à la Victime : «*Allons dans la plaine*». Pour passer de l'Animal à l'Homme, il faut bien imaginer à partir de quand deux Homo ont bien pu se parler : «*Il serait pourtant possible d'expliquer au public que les preuves de l'origine simiesque de l'Homme sont essentiellement indirectes et compliquées, que les modalités précises en sont inconnues, que les problèmes cruciaux (apparition du langage humain et des structures sociales) sont inabordables avec l'information dont on dispose.*» [9] Dans les trois premiers chapitres de la Genèse, Adam et Eve ne se disent pas un mot. Ils discutent, séparément, avec le Seigneur Dieu, et Eve avec le Serpent. Caïn essaye de parler avec un Vivant qui lui ressemble, il lui dit : «.....». Et n'arrivant à rien, il le considère comme un animal. Il est dommage que l'ajout transforme le sublime et éternel drame de la non-communication en un assassinat avec préméditation, fût-il le premier.

Autre exemple. Le Fils aîné de Noé, qui devait lui ressembler, s'appelle Sem, Chem, Nom en hébreu, un peu comme Ulysse qui se fait appeler «Personne» chez le Cyclope. De Sem viennent Sémite et Antisémitte. Question : d'où viennent «semence», «similaire», «semblable», «assimilé»? de quelle discipline relève cette question : linguistique, ou théologie?

Question à Albert Jacquard : «*Ai-je fait l'Eloge de la Différence?*»

BIBLIOGRAPHIE

- [1] Michel Louis LÉVY «Réflexions sur les évaluations de nombre de juifs en France» dans *Démographie et destin des sous-populations. Colloque de Liège (21-23 septembre 1981)*, AIDELF, 1983, p. 35-44.
- [2] Michel Louis LÉVY : «Femmes au foyer, femmes au travail, d'une logique à l'autre» dans *Les familles d'aujourd'hui. Colloque de Genève (17-20 septembre 1984)*, AIDELF, 1986, p. 437-447.
- [3] Michel Louis LÉVY : «Quand la loi ne suit plus», *Réforme*, n° 2227, 19 décembre 1987, p. 6.
- [4] Michel Louis LÉVY : «Nommer pour compter», *Population et Sociétés*, INED, n° 202, mai 1986.
- [5] Michel Louis LÉVY : «Dans le miroir de l'état civil», *Population et Sociétés*, INED, n° 195, octobre 1986.
- [6] Sigmund FREUD : *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*. (1939) traduit de l'allemand par Cornélius Heim. Coll. Connaissance de l'inconscient, nrf, Gallimard, 1986.
- [7] Annie FORGEAU : «La mémoire du nom et l'ordre pharaonique», dans *Histoire de la famille*, A. Burguière, Ch. Klapisch-Zuber, M. Segalen, Fr. Zonabend, éditeurs, Tome 1, p. 135-162. Armand Colin, 1986.
- [8] Claude HAGEGE *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines* Coll. Folio-essais, Fayard, 1985.
- [9] André LANGANEY «L'incroyable culte des origines» dans «Passion du passé. Les «fabricants» d'Histoire, leurs rêves et leurs batailles». *Revue Autrement*, n° 88, mars 1987, p. 62-67.

Articles parus après le colloque :

- [10] Michel Louis LÉVY «La leçon de théologie» *Commentaire*, n° 43, automne 1988, p. 635-639
- [11] Michel Louis LÉVY «Une théologie laïque est-elle possible?» *Revue des deux mondes*, mai 1989, p. 106-116.